

PAT BARKER

PAT BARKER

LE SILENCE DES VAINCUES

Elle était reine. Briséis de Lyrnessos, vénérée et respectée. Mais, hors des murs du palais, la guerre de Troie fait rage et bientôt la cité de Lyrnessos tombe sous les assauts grecs. En quelques heures, Briséis voit son mari et ses frères massacrés ; de reine, elle devient esclave. Un trophée parmi d'autres pour l'homme qui l'a conquise : le divin Achille dont les générations futures chanteront les exploits.

Captive du camp grec, Briséis doit choisir : se laisser mourir ou survivre. Survivre comme un défi à la barbarie des dieux et des hommes, survivre pour raconter, enfin, son histoire. L'histoire de la femme par laquelle la guerre de Troie a basculé.

Avec elle, après 3000 ans de silence, ce sont les voix de toutes les femmes laissées muettes par l'Histoire qui s'élèvent. Esclaves, prostituées, guérisseuses... effacées au profit des faits d'armes des guerriers.

Avec une précision historique remarquable et un style dans la plus pure tradition homérique, Pat Barker fait naître sous nos yeux une *Iliade* féminine magistrale.

« UNE EXCELLENTE - ET DÉCHIRANTE -
RÉÉCRITURE DE LA GUERRE DE TROIE. »

The New York Times

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-36812-501-4



9 782368 125014

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE SILENCE
DES VAINCUES

Titre original : *The Silence of the Girls*
Copyright © Pat Barker, 2018

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-501-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pat Barker

LE SILENCE
DES VAINCUES

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurent Bury


CHARLESTON

Pour mes enfants, John et Anna, et comme toujours,
à la chère mémoire de David.

« Vous savez comment commence la littérature européenne ? demandait-il à ses étudiants après avoir fait l'appel, lors du premier cours. Elle commence par une querelle. » Sur quoi il prenait son *Iliade* et lisait à la classe les premiers vers : « “Chante, divine muse, la colère désastreuse d’Achille... Commence au début de la querelle qui opposa Agamemnon, le roi des hommes, au grand Achille.” Or, qu’est-ce qu’ils se disputent, ces deux hommes puissants, ces deux âmes violentes ? C’est aussi primitif qu’une rixe de bar. Ils se disputent une femme. Une fille, pour mieux dire. Une fille volée à son père, une fille enlevée à la faveur des combats. »

Philip Roth, *La Tache*,
trad. Josée Kamoun, Gallimard, 2002

PREMIÈRE PARTIE

LE GRAND ACHILLE. LE BRILLANT ACHILLE, le bouillant Achille, le divin Achille... Comme les épithètes s'accumulent ! Nous ne l'appelions jamais par aucun de ces noms ; nous l'appelions « le boucher ».

Achille au pied léger. Voilà qui est plus intéressant. Plus que par son éclat ou sa grandeur, il se définissait par sa rapidité. On raconte qu'il avait un jour pourchassé le dieu Apollon à travers les plaines de Troie. Finalement acculé, Apollon aurait dit : « Tu ne peux pas me tuer, je suis immortel. » À quoi Achille aurait répliqué : « En effet, mais nous savons tous les deux que si tu n'étais pas immortel, tu serais mort. »

Avec lui, personne n'avait jamais le dernier mot, même les dieux.

Je l'ai entendu avant de le voir : son cri de guerre résonnait autour des murs de Lyrnessos.

Nous autres femmes – et les enfants aussi, bien sûr – avions reçu l'ordre d'aller à la citadelle, munies de vêtements de rechange et d'autant de nourriture et de boisson que nous pourrions en emporter. Comme toutes les épouses respectables, je quittais rarement ma maison – même si,

en l'occurrence, il s'agissait d'un palais –, et en marchant dans la rue en plein jour, j'avais l'impression que c'était un jour de fête. Presque. Sous nos rires, nos plaisanteries et nos cris de joie, je pense que toutes, nous avons peur. Je sais que c'était mon cas. Nous savions que les hommes avaient reculé, que les combats qui avaient commencé sur la plage et autour du port se déroulaient à présent devant nos portes. Nous entendions des cris, des hurlements, le tintement des glaives sur les boucliers, et nous savions à quoi nous attendre si la ville tombait. Pourtant, le danger ne nous paraissait pas réel, en tout cas pas à moi, et je ne pense pas que mes compagnes en aient eu davantage conscience. Comment pourraient jamais s'écrouler ces hautes murailles qui nous protégeaient depuis toujours ?

Dans les étroites rues de la ville, de petits groupes de femmes portant des bébés ou tenant des enfants par la main convergeaient vers la place principale. Un soleil ardent, un vent mordant et l'ombre noire de la citadelle s'avançant pour nous accueillir. Un instant aveuglée, j'ai trébuché, passant de la lumière vive aux ténèbres. Les femmes du peuple et les esclaves étaient parquées au sous-sol, tandis que les membres des familles royales et aristocratiques occupaient l'étage supérieur. Il nous a fallu monter l'escalier tortueux, à peine capables de poser le pied sur les marches étroites, tourner, tourner et tourner encore jusqu'au moment où nous sommes arrivées soudain dans une grande salle nue. Des flèches de lumière provenant des meurtrières s'étaient étalées sur le sol à intervalles réguliers, laissant dans l'ombre les angles de la pièce. Lentement, nous avons regardé autour de nous, pour choisir un endroit où nous asseoir et où étaler nos affaires, pour créer un semblant de chez-soi.

Au début, la salle était fraîche, mais à mesure que le soleil s'est élevé dans le ciel, il s'est mis à faire chaud et étouffant. On manquait d'air. En quelques heures, l'odeur des corps qui transpirent, du lait, des déjections d'enfants et du sang menstruel est devenue presque insupportable. Les bébés et les nourrissons s'agitaient à cause de

la chaleur. Les mères déposaient leurs tout-petits sur des draps et les éventaient, tandis que les frères et sœurs plus âgés couraient en tous sens, surexcités, sans vraiment comprendre ce qui se passait. Quelques garçons – de dix ou onze ans, trop jeunes pour se battre – occupaient le haut de l’escalier et faisaient mine de repousser l’envahisseur. Les femmes se dévisageaient entre elles, la bouche sèche, sans parler beaucoup, tandis qu’à l’extérieur les cris se faisaient plus sonores et que l’on commençait à marteler violemment les portes. À plusieurs reprises, le cri de guerre a retenti, aussi inhumain que le hurlement d’un loup. Pour une fois, celles qui avaient un fils enviaient celles qui avaient une fille, parce que les filles seraient laissées en vie. Les garçons, quand ils étaient presque en âge de combattre, seraient naturellement égorgés. Même les femmes enceintes étaient parfois tuées, d’un coup de lance dans le ventre au cas où l’enfant à naître serait de sexe masculin. J’ai vu Ismène, qui portait depuis quatre mois un enfant de mon mari, s’aplatir le ventre avec les mains, comme pour se persuader que sa grossesse ne se voyait pas.

Ces derniers jours, je l’avais souvent vue fixer les yeux sur moi – Ismène, qui évitait jadis si soigneusement de croiser mon regard – et son expression disait plus clairement que par des mots : *C’est ton tour, maintenant. Voyons si ça te plaira.* Ses yeux durs, qui ne cillaient jamais, me faisaient mal. Je venais d’une famille où les esclaves étaient traités avec bonté, et quand mon père m’avait donnée en mariage au roi Mynès, j’avais conservé cet usage dans mon foyer. Je m’étais montrée bonne avec Ismène, ou du moins je le croyais ; peut-être aucune bonté n’est-elle possible entre le maître et l’esclave, mais seulement divers degrés de brutalité ? J’ai regardé Ismène à l’autre bout de la salle et j’ai pensé : *Oui, tu as raison. C’est mon tour, maintenant.*

Personne ne parlait de défaite, mais nous nous y attendions toutes. Toutes sauf une vieille femme, la grand-tante de mon époux, qui soutenait que ce repli vers les portes n’était qu’une ruse tactique. Mynès les menait par le bout du nez, disait-elle, il les conduisait les yeux fermés dans

un piège. Nous allions gagner, rejeter à la mer ces Grecs maraudeurs... et je pense que quelques-unes des plus jeunes femmes la croyaient, peut-être. Mais alors le cri de guerre éclata à nouveau, puis encore, plus près chaque fois, et nous savions qui l'avait émis, même si personne ne prononçait son nom.

L'air était lourd du pressentiment de ce que nous allions devoir affronter. Les mères entouraient de leurs bras les filles qui grandissaient vite mais n'étaient pas encore mûres pour le mariage. Même des fillettes de neuf ou dix ans ne seraient pas épargnées. Ritsa s'est penchée vers moi.

— Eh bien, au moins, nous, nous ne sommes pas vierges.

Elle a dit cela en souriant, d'une bouche rendue édentée par de longues années d'allaitement (sans qu'il lui reste un seul enfant en vie). J'ai hoché la tête et me suis forcée à sourire, mais sans un mot.

Je m'inquiétais pour ma belle-mère, qui avait décidé de rester au palais au lieu d'être portée en litière jusqu'à la citadelle. J'étais inquiète, et exaspérée par ma propre inquiétude, car si ma situation avait été la sienne, elle ne se serait sans doute fait aucun souci pour moi. Depuis un an, elle souffrait d'une maladie qui lui enflait le corps et dépouillait ses os de leur chair. J'ai finalement résolu d'aller la voir, pour m'assurer qu'elle avait de quoi boire et manger. Ritsa était prête à m'accompagner – elle était déjà debout –, mais j'ai secoué la tête.

— Je n'en ai que pour une minute, ai-je protesté.

À l'extérieur, j'ai inspiré profondément. Même à cet instant, alors que le monde était sur le point d'exploser et de s'écrouler autour de moi, j'ai éprouvé du soulagement à respirer un air pur. Poussiéreux et chaud – j'en ai eu le fond de la gorge brûlé –, mais pur quand même, après l'atmosphère fétide du dernier étage de la citadelle. Le chemin le plus rapide jusqu'au palais passait par la place principale, mais je voyais des flèches éparses dans la poussière et, sous mes yeux, une autre encore s'éleva au-dessus des murs pour aller se planter dans un tas d'ordures. *Non, mieux vaut ne pas prendre ce risque.* J'ai descendu en

courant une ruelle latérale, si étroite qu'il ne filtrait guère de lumière entre les maisons en surplomb. Une fois devant les murs du palais, je suis entrée par une porte sur le côté que les serviteurs avaient dû laisser ouverte dans leur fuite. Sur ma droite, des chevaux hennissaient dans les écuries. J'ai traversé la cour et me suis glissée en hâte dans un couloir qui menait à la grande salle.

Elle m'a paru étrange, cette immense et majestueuse salle qu'occupait, au fond, le trône de Mynès. J'y avais pénétré pour la première fois le jour de mon mariage, amenée en litière de la maison de mon père, à la nuit tombée, entourée d'hommes tenant des torches enflammées. Flanqué de sa mère, la reine Mairé, Mynès m'attendait. Son père était mort l'année précédente, il n'avait pas de frères, et il était crucial pour lui d'obtenir un héritier. Il avait donc pris une épouse, bien avant l'âge où les hommes sont censés se marier, même s'il avait sans aucun doute déjà honoré diverses femmes du palais, avec quelques garçons d'écurie en plus pour se distraire. Quelle déception j'ai dû être pour lui quand je suis enfin descendue de ma litière et que j'ai laissé, tremblante, les servantes me retirer mon manteau et mes voiles : une petite chose maigrelette, avec de grands yeux sous une masse de cheveux, et quasiment dépourvue de rondeurs. Pauvre Mynès. Son idée de la beauté féminine était une créature si grasse que, si vous lui mettiez une claque sur les fesses le matin, sa chair tremblotait encore quand vous rentriez dîner le soir. Il avait pourtant fait de son mieux, chaque soir pendant des mois, il s'était donné du mal entre mes cuisses si peu voluptueuses, avec l'opiniâtreté d'un cheval qui tire un char, mais quand il n'en était résulté aucune grossesse, il s'était vite lassé et était retourné à ses premières amours : une femme qui travaillait dans les cuisines et qui, avec ce subtil mélange de tendresse et d'agressivité qu'ont les esclaves, lui avait fait une place dans son lit alors qu'il n'avait que douze ans.

Dès ce premier jour, en voyant la reine Mairé, j'ai su que j'allais devoir me battre. Et qu'il ne s'agirait pas d'une seule bataille, mais d'une longue guerre sans merci.

À dix-huit ans, j'avais déjà dernière moi toute une série de campagnes sanglantes. Mynès semblait entièrement ignorant de cette tension, mais mon expérience m'a appris que les hommes sont curieusement aveugles face à l'agressivité des femmes. Ils font la guerre, en casque et en armure, ils portent le glaive et la lance, mais ils ne voient rien de nos combats, ou ils préfèrent ne rien en voir. S'ils comprenaient que nous ne sommes pas les douces créatures qu'ils pensent, peut-être la paix de leur esprit en serait-elle perturbée ?

Si j'avais eu un enfant, un fils, tout aurait été changé, mais au bout d'une année, je portais encore ma ceinture serrée, comme par défi, jusqu'au jour où Maïré, poussée au désespoir par le désir d'être grand-mère, pointa du doigt ma taille fine et se moqua ouvertement de moi. Je ne sais pas ce qui serait arrivé si elle n'était pas tombée malade. Elle avait déjà choisi une concubine dans l'une des familles dirigeantes ; une fille qui, sans être l'épouse en titre, n'en serait pas moins devenue reine dans les faits. Mais c'est alors que le ventre de Maïré a commencé à enfler. Elle était encore assez jeune pour que cela suscite des commérages. « Qui est le père ? » demandait tout un chacun. Elle ne quittait jamais le palais, sauf pour prier sur la tombe de son époux ! Elle s'est alors mise à jaunir, à perdre du poids, et à ne quasiment plus quitter sa chambre. Privées de leur instigatrice, les négociations relatives à la concubine de seize ans ont battu de l'aile et échoué. Pour la première fois de ma vie, une occasion se présentait, et je l'ai saisie. Bientôt, tous les fonctionnaires du palais qui lui avaient été fidèles me sont devenus dévoués. Et le palais n'était pas plus mal géré que du temps où elle détenait le pouvoir. Mon autorité était même plus efficace.

Je me tenais au centre de la salle du trône, assaillie par tous ces souvenirs, et le palais ordinairement si plein de bruits – éclats de voix, marmites qui s'entrechoquent, courses dans les couloirs – s'étendait autour de moi aussi calme qu'une tombe. Ah, j'entendais bien le vacarme des armes venant de l'extérieur des remparts, mais comme le

bourdonnement intermittent d'une abeille un soir d'été, ce bruit-là semblait seulement renforcer le silence.

J'aurais voulu rester dans la salle du trône ou, mieux encore, sortir dans la cour intérieure et m'asseoir sous mon arbre préféré, mais comme je savais que Ritsa se ferait du souci pour moi, j'ai lentement monté l'escalier jusqu'au couloir principal menant à la chambre de ma belle-mère. La porte a grincé quand je l'ai ouverte. La pièce était plongée dans la pénombre ; Maïré gardait les stores baissés, peut-être parce que la lumière lui faisait mal aux yeux, ou parce qu'elle voulait dissimuler au monde combien elle avait changé. Elle avait jadis été une très belle femme et, quelques semaines auparavant, j'avais remarqué que le précieux miroir de bronze qui faisait partie de sa dot avait disparu.

Il y a eu un mouvement sur le lit. Un visage blême tendu vers moi dans l'obscurité.

— Qui est là ?

— Briséis.

Aussitôt le visage s'est détourné. Ce n'était pas le nom qu'elle espérait. Elle s'était prise d'affection pour Ismène, censée porter l'enfant de Mynès – et c'était probablement le cas, mais étant donné la vie que mènent les esclaves, il n'est pas toujours possible de connaître le père de leurs enfants. Pourtant, durant ces dernières semaines, ces derniers mois désespérés, l'enfant était devenu l'espoir de Maïré. Oui, Ismène était une esclave, mais on peut affranchir les esclaves, et si l'enfant était un garçon...

Je me suis avancée dans la chambre.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

— Oui.

Elle a répondu sans prendre le temps de réfléchir, simplement pour me congédier.

— Assez d'eau ?

Elle a jeté un coup d'œil vers sa table de chevet. J'ai fait le tour du lit et j'ai pris la cruche, qui était presque pleine. J'ai versé de l'eau dans une coupe, puis je suis allée remplir la cruche au récipient posé dans le coin le plus éloigné

de la porte. Une eau tiède et stagnante, avec une pellicule de poussière en surface. J'y ai immergé la cruche, que j'ai ensuite rapportée près du lit. À mes pieds, quatre rais de lumière éclairaient le tapis rouge et violet, assez vifs pour me faire mal aux yeux, alors que le lit était plongé dans les ténèbres.

Mairé s'efforçait de se redresser. J'ai tendu la coupe vers ses lèvres et elle a bu goulûment, son cou décharné secoué par chaque gorgée. Après un moment, elle a levé la tête et j'ai cru qu'elle était rassasiée, mais elle a émis un petit miaulement de protestation quand j'ai voulu reprendre la coupe. Lorsqu'elle a eu enfin terminé, elle s'est essuyé la bouche délicatement, sur un coin de son voile. Je sentais qu'elle m'en voulait d'avoir été témoin de sa soif, de son impuissance.

J'ai remis les oreillers d'aplomb derrière sa tête. Alors qu'elle se penchait en avant, on voyait sa colonne vertébrale sous sa peau livide, c'était choquant. Comme les arêtes qu'on retire d'un poisson cuit. Je l'ai reposée doucement sur les oreillers et elle a poussé un soupir de contentement. J'ai lissé les draps, et chaque pli du tissu dégageait une odeur de vieillesse, de maladie... D'urine, aussi. J'étais en colère. Je détestais farouchement cette femme depuis si longtemps, et non sans raison. Quand j'étais arrivée chez elle, je n'étais qu'une fille de quatorze ans, une fille sans mère pour la guider. Elle aurait pu se montrer aimable avec moi et elle ne l'avait pas été ; elle aurait pu m'aider à trouver mes marques et elle ne l'avait pas fait. Je n'avais aucune raison de l'aimer, mais ce qui me rendait alors furieuse, c'est qu'en se laissant dépérir jusqu'à n'être plus qu'un tas de chairs froissées et d'os en saillie, elle me laissait si peu à détester. Oui, j'avais gagné, mais cette victoire était vaine. Et pas seulement parce qu'Achille martelait les portes de la ville.

— Il y a une chose que tu pourrais faire pour moi. (Elle avait la voix claire et froide.) Tu vois ce coffre ?

Je le distinguais à peine. Un lourd rectangle de chêne sculpté, tapi dans son ombre, au pied du lit.

— Tu vas y prendre quelque chose pour moi.

Quand j'ai soulevé le pesant couvercle, j'ai libéré une odeur rance de plumes et d'herbes sèches.

— Que dois-je chercher ?

— Il y a un couteau. Non, pas sur le dessus, au fond... Tu le vois ?

Je me suis tournée vers elle. Elle a soutenu mon regard sans ciller, sans baisser les yeux.

Le couteau était glissé entre la troisième et la quatrième couche de draps. Je l'ai tiré de son étui et la lame aiguisée a brillé d'un éclat malfaisant. Ce n'était pas du tout le petit couteau décoratif auquel je m'attendais, le genre d'ustensile que les femmes riches emploient pour découper leur viande. C'était une arme d'homme, longue comme un poignard de cérémonie, qui devait avoir appartenu à son mari. Je le lui ai apporté et l'ai déposé dans ses mains. Elle l'a contemplé, passant les doigts sur les pierres serties dans la garde. Je me suis demandé un moment si elle allait me demander de la tuer et ce que j'éprouverais en pareil cas, mais non, elle a soupiré et a écarté le couteau.

Se redressant un peu plus dans le lit, elle m'a questionnée :

— Tu as entendu quelque chose ? Tu sais ce qui se passe ?

— Non. Je sais qu'ils sont proches des portes.

J'avais pitié d'elle, de cette vieille femme – vieillie par la maladie – qui redoutait d'apprendre que son fils était mort.

— Bien sûr, si j'apprends quoi que ce soit, je vous en ferai part...

D'un hochement de tête, elle m'a congédiée. Arrivée à la porte, je me suis arrêtée, la main sur le loquet, et j'ai regardé derrière moi, mais elle s'était déjà détournée.

2

A MON RETOUR À LA CITADELLE, Ritsa donnait le bain à un enfant malade. J'ai dû enjamber plusieurs corps endormis pour la rejoindre.

Elle a levé la tête quand mon ombre s'est abattue sur elle.

— Comment va-t-elle ?

— Mal. Elle ne durera plus longtemps.

— C'est sans doute aussi bien.

Je l'ai surprise à fixer sur moi un regard étonné. La querelle qui m'opposait à ma belle-mère était connue de tous. Sur la défensive, j'ai précisé :

— Elle aurait pu venir avec nous. Nous aurions pu la porter. Elle n'a pas voulu.

L'enfant a gémi et Ritsa a écarté ses cheveux de son front moite. Assise à moins d'un mètre, la mère se débattait avec un bébé agité qui voulait téter, mais repoussait le sein. Elle semblait épuisée. Je me suis demandé s'il était plus difficile d'affronter l'avenir quand on a la responsabilité d'autres vies que la sienne. Je n'avais à porter que mon propre fardeau, et en regardant cette malheureuse, j'ai senti combien j'étais libre. Et seule. Puis j'ai pensé qu'il y avait différentes manières d'être lié aux autres. Non, je

n'étais pas mère, mais je me sentais responsable de toutes les femmes et de tous les enfants présents dans cette pièce, sans parler des esclaves qui s'entassaient dans le sous-sol.

Tandis que la chaleur augmentait, la plupart des femmes s'étaient installées pour tenter de dormir. Quelques-unes y parvenaient – on entendait un chœur de ronflements et d'haleines sifflantes –, mais beaucoup se contentaient de rester allongées, à contempler le plafond. J'ai fermé les yeux et je les ai serrés tandis que les veines palpitaient dans mes tempes et sous ma mâchoire. Puis le cri de guerre d'Achille a de nouveau retenti, si près cette fois que certaines femmes se sont levées et ont lancé autour d'elles des regards craintifs. Nous savions toutes que la fin était proche.

Une heure plus tard, en entendant craquer le bois qui se brisait, je suis montée en courant jusqu'au toit, je me suis penchée par-dessus le parapet et j'ai vu les guerriers grecs se répandre par une faille des remparts. Juste en dessous de moi, une masse grouillante de bras et d'épaules s'est avancée, puis s'est arrêtée quand nos hommes ont tenté de repousser l'envahisseur. En vain, car ils se déversaient à travers la brèche, distribuant des coups meurtriers sur leur passage. Bientôt, la paisible place où les fermiers tenaient leur marché à la fin de chaque semaine a été inondée de sang. De temps à autre, sans raison apparente, un écart se creusait dans les rangs et, dans l'une de ces clairières momentanées, je voyais Achille dresser sa tête empanachée et observer les marches du palais où mon mari tenait bon avec deux de ses frères. Tout à coup, je l'ai vu se diriger vers eux, se taillant un chemin à travers les combattants. Quand il est arrivé aux marches, les gardes se sont empressés de lui barrer la route. Je l'ai vu enfoncer son glaive dans le ventre d'un homme et remonter la lame. Le sang et l'urine ont giclé, mais le mourant, le visage comme nettoyé de toute souffrance, a rattrapé ses intestins dans ses mains aussi délicatement qu'une mère berçant son nouveau-né. J'ai vu la bouche des hommes s'ouvrir comme des fleurs écarlates, toutefois je n'entendais pas

leurs cris. Le bruit de la bataille allait et venait, tantôt assourdissant, tantôt étouffé. Je m'accrochais si fort au parapet que mes ongles se sont cassés sur la pierre brute. À certains moments, le temps s'est arrêté, je le jure. J'ai vu mourir le benjamin de mes frères – quatorze ans, à peine capable de soulever le glaive de mon père. J'ai vu briller la lance brandie, j'ai vu mon frère étendu sur le sol, se tortillant comme un porc que l'on saigne. Et à cet instant, comme s'il avait tout son temps, Achille a tourné la tête et a levé son visage vers la tour. C'est moi qu'il regardait, ou du moins j'ai eu cette impression – je crois même que j'ai reculé –, mais il avait le soleil dans les yeux, il ne pouvait pas m'avoir vue. Puis, avec une précision imparable, il a posé un pied sur le cou de mon frère et en a sorti la lance. Je voudrais l'oublier, mais je ne peux pas. Le sang a jailli de la blessure, mon frère a lutté une minute entière, il respirait encore, puis s'est immobilisé. J'ai vu sa main lâcher le glaive de mon père.

Achille s'était déjà détourné, s'attaquant à un autre homme, puis à un autre encore. Ce jour-là, il en a tué soixante.

Les plus violents combats se sont déroulés sur les marches du palais, là où Mynès, mon pauvre imbécile de mari, luttait vaillamment pour défendre sa ville – lui qui, jusque-là, n'avait été qu'un indécis, un faible, un rustre. Il est mort tenant à deux mains la lance d'Achille, comme si celle-ci lui appartenait et qu'Achille essayait de la lui prendre. Mynès avait l'air abasourdi. Mes deux frères aînés sont morts à ses côtés. Je ne sais pas comment a péri le cadet, mais il a été tué d'une manière ou d'une autre, près des remparts ou sur les marches du palais. Pour la première et unique fois de ma vie, j'ai été heureuse que ma mère soit décédée.

Tous les hommes de la ville ont trouvé la mort ce jour-là, en se battant aux portes de la ville ou du palais. Ceux qui étaient trop vieux pour faire la guerre ont été tirés de leur maison et massacrés dans la rue. J'ai vu Achille, maculé de sang depuis son casque emplumé jusqu'à ses pieds

chaussés de sandales, passer son bras autour des épaules d'un autre jeune homme et éclater d'un rire triomphal. Sa lance, qui traînait derrière lui, traçait une ligne dans la terre rougie.

Cela n'avait duré que quelques heures. Quand les ombres ont commencé à s'étirer à travers la place, une haute pile de cadavres s'entassait à l'entrée du palais, mais pendant une heure encore, les Grecs ont poursuivi les combattants isolés, fouillé les maisons et les jardins où les blessés auraient pu tenter de se cacher. Quand il n'est plus resté un seul homme à tuer, le pillage a démarré. Comme des colonnes de fourmis rouges, les soldats se passaient les objets de main en main, les empilaient près des portes afin de pouvoir les emporter jusqu'aux bateaux. Quand ils n'ont plus su où poser leur butin, ils ont traîné les cadavres d'un côté de la place du marché pour les adosser aux murs de la citadelle. De longs fils de bave leur pendaient de la gueule, des chiens se sont mis à flairer les morts, et leurs ombres noires, maigres et anguleuses, se découpaient sur la pierre blanche. Des corbeaux qui se chamaillaient se sont posés sur les murs et sur les toits, tapissant comme d'une neige noire chaque porte et chaque encadrement de fenêtre. D'abord bruyants, puis silencieux. Ils attendaient.

Cette fois-ci, le pillage était mieux organisé. Des bandes d'hommes tiraient de lourdes charges hors des bâtiments – meubles sculptés, rouleaux de riches tissus, tapisseries, armures, trépieds, chaudrons, barils de vin et de céréales. De temps à autre, les hommes s'asseyaient pour se reposer, les uns à terre, les autres sur les chaises et les lits qu'ils transportaient. Ils buvaient tous du vin à même la cruche, s'essuyant la bouche du revers de leur main ensanglantée, s'enivrant avec persévérance et détermination. De plus en plus souvent, à mesure que le ciel s'assombrissait, ils levaient les yeux vers les meurtrières de la citadelle où ils savaient que se cachaient les femmes. Les capitaines allaient d'un groupe à l'autre, incitant les hommes à se relever, et ils parvenaient peu à peu à les convaincre. Quelques dernières rasades, et à l'ouvrage.

Pendant des heures, je les ai regardés dépouiller les maisons et les temples des richesses que mon peuple s'était donné tant de mal à créer au fil des générations. Les Grecs étaient si doués pour le pillage, si experts. Comme lorsqu'une nuée de sauterelles se pose dans un champ à l'époque des moissons, on sait qu'il ne restera même pas un épi de blé. Sans pouvoir agir, je les ai regardés vider le palais, ma maison. La plupart des autres femmes m'avaient rejointe sur le toit, mais nous étions toutes trop saisies par le chagrin et la peur pour nous parler. Progressivement, le pillage s'est arrêté – il n'y avait plus rien à prendre – et la beuverie a commencé pour de bon. Plusieurs immenses cuves ont été apportées sur la place et les cruches ont circulé...

Puis les hommes se sont intéressés à nous.

Ils ont d'abord tiré du sous-sol les esclaves. Du haut du toit, j'ai vu une femme se faire violer à plusieurs reprises par un groupe d'hommes qui partageaient une cruche de vin, et qui se la passaient bien volontiers en attendant leur tour. Les deux fils de cette femme – ils pouvaient avoir douze ou treize ans – gisaient à quelques mètres, blessés, mourants, mais ces quelques mètres auraient pu être mille : elle n'avait aucun espoir de s'approcher d'eux. Elle tendait les mains et criait leur nom, tandis que l'un, puis l'autre mourut. J'ai détourné les yeux, je ne pouvais supporter d'en voir davantage.

Toutes les femmes étaient maintenant sur le toit, blotties les unes contre les autres, surtout les jeunes filles qui s'accrochaient à leur mère. On entendait rire la foule des Grecs qui montaient l'escalier. Ariane, ma cousine du côté de ma mère, m'a saisi le bras et a dit sans émettre un son : « Viens. » Puis elle est montée sur le parapet et, à l'instant précis où ils faisaient irruption dans la pièce, elle s'est jetée dans le vide, sa robe blanche tournoyant autour d'elle dans sa chute, comme un papillon de nuit brûlé à une chandelle. Le temps m'a semblé très long avant qu'elle ne touche le sol, même s'il n'a pu s'écouler

que quelques secondes. Son cri s'est réduit à un brusque silence et, lentement, marchant devant les autres femmes, je me suis tournée face aux hommes. Ils m'ont dévisagée, gênés à présent, mal à l'aise, comme des chiots qui ne savent trop que faire du lapin qu'ils ont pris dans leur gueule.

Puis un homme aux cheveux blancs s'est avancé et s'est présenté : Nestor, roi de Pylos. Il m'a adressé une révérence courtoise et, sans doute pour la dernière fois de ma vie, j'ai songé qu'en me regardant, on voyait Briséis, la reine.

— N'ayez pas peur, a-t-il dit. Personne ne vous fera le moindre mal.

J'ai eu envie de rire. Les garçons qui avaient fait mine de défendre l'escalier avaient déjà été emportés ailleurs. Un autre, plus vieux d'un an ou deux, mais en retard pour son âge, est resté accroché à la jupe de sa mère jusqu'à ce qu'un des guerriers se penche et détache du tissu ses doigts boudinés. Nous l'avons entendu hurler « Maman, Maman ! » jusqu'en bas de l'escalier. Puis plus rien.

Veillant à n'afficher aucune expression sur mon visage, j'ai regardé Nestor et j'ai pensé : *Je te détesterais jusqu'à mon dernier souffle.*

Après, tout est flou. Deux ou trois choses se détachent, et me percent encore comme des poignards. Nous avons été emmenées en troupeau à travers les étroites ruelles de notre ville, par des hommes munis de torches. Nos ombres mêlées bondissaient sur les murs blancs devant nous et retombaient derrière. Nous sommes passées devant un jardin enclos et le vent a porté jusqu'à nous le parfum des mimosas dans l'air chaud de la nuit. À présent, alors que tant d'autres souvenirs ont disparu, cette odeur me revient encore, me serrant le cœur et me rappelant tout ce que j'ai perdu. Puis elle a disparu, et nous nous sommes à nouveau blotties les unes contre les autres, glissant et trébuchant dans ces rues que pavaient les corps de nos frères.

Nous avons marché jusqu'à la plage, la mer sombre et houleuse se brisait en écume d'un blanc crémeux contre la proue noire de leurs navires. On nous a poussées à bord, des hommes maniaient le bout de leur lance pour nous obliger à grimper aux échelles, puis nous ont forcées à rester debout sur le pont, car la cale était pleine d'un chargement plus périssable. Dernier regard vers la cité. La plupart des maisons et des temples étaient en flammes. Le feu avait englouti une aile du palais. J'espérais seulement que ma belle-mère avait trouvé la force de se tuer avant que l'incendie ne l'atteigne.

Avec un grand vacarme de chaînes, les vaisseaux ont levé l'ancre. Une fois sortis de l'abri du port, un vent traître a gonflé les voiles et nous a rapidement emportées au loin. Nous nous sommes précipitées sur les côtés, pour entrevoir Lyrnessos une dernière fois. Nous étions à bord depuis peu de temps, mais l'incendie s'était déjà propagé. J'ai pensé aux cadavres empilés sur la place du marché et j'ai souhaité que les flammes les dévorent avant les chiens, mais alors même que cette pensée se formait dans mon esprit, j'ai eu la vision des membres épars de mes frères, traînés d'une rue à l'autre. Les chiens allaient glapir et grogner à l'encontre des oiseaux noirs qui tournoyaient dans le ciel et des affreux vautours qui attendaient. De temps à autre, les oiseaux s'élèveraient dans les airs et partiraient lentement à la dérive, comme les morceaux de tissu brûlé, vestiges calcinés des grandes tapisseries qui ornaient les murs du palais. Bientôt, les chiens se seraient tellement empiffrés qu'ils vomiraient et s'enfuiraient de la ville, loin du feu qui progressait, et ce serait le tour des oiseaux.

Une courte traversée. Sur le pont qui tanguait, nous nous serrions ensemble pour nous reconforter. La plupart des femmes et presque tous les enfants étaient pris de violentes nausées, autant par peur, je crois, qu'à cause du mouvement des vagues. En un instant, le navire a fait une embardée, secoué par la marée, et a trouvé refuge dans une immense baie.